



LE CAMELEON

inspiré d'une histoire vraie

GAUMONT présente

Une co-production
Loma Nasha Films, Gordon Street Pictures, Lleju Productions,
Rhône-Alpes Cinéma, Restons Groupés Productions, Vendredi Film

LE CAMÉLÉON

Un film de

JEAN-PAUL SALOMÉ

D'après le livre de Christophe d'Antonio :
Le Caméléon, l'invraisemblable histoire de Frédéric Bourdin,
paru aux Editions Patrick Robin

avec

MARC-ANDRÉ GRONDIN

FAMKE JANSSEN

ELLEN BARKIN

EMILIE DE RAVIN

Durée : **1h46**

SORTIE : 23 JUIN 2010

Matériel téléchargeable sur : www.gaumontpresse.fr

DISTRIBUTION

GAUMONT

30 av. Charles de Gaulle
92200 Neuilly S/Seine
nweiss@gaumont.fr
Tél.: 01 46 43 23 14



PRESSE

MOONFLEET

Jérôme Jouneaux, Isabelle Duvoisin
& Matthieu Rey
10 rue d'Aumale – 75009 Paris
Tél. : 01 53 20 01 20

SYNOPSIS

Espagne, 2000 : un jeune homme sort de son mutisme. Il dit s'appeler Nicholas Mark Randall, être américain et avoir été enlevé quatre ans plus tôt par les membres d'une secte. A la surprise de la police espagnole qui le soupçonne d'être un imposteur récidiviste, sa sœur vient le chercher et le ramène aux Etats-Unis, en Louisiane, où sa famille semble le reconnaître.

Les récits des médias locaux sur ce retour miraculeux alertent le FBI dont l'agent, Jennifer Johnson, s'interroge de plus en plus sur la véritable identité de Nicholas et l'attitude surprenante de la famille.

LE CAMÉLÉON est inspiré de la véritable histoire de Frédéric Bourdin condamné à plusieurs reprises pour usurpation d'identité.

CAMÉLÉON : nom masculin (latin chamaeleon, du grec khamaileôn, lion nain)

- Petit lézard d'Afrique, de Madagascar et de l'Asie du Sud-Ouest (chamæléonidé), pourvu d'adaptations remarquables à la vie dans les arbres (queue préhensile, pattes formant pinces, homochromie active permettant à l'animal d'adopter la couleur du lieu où il se trouve) et surtout de dispositifs exceptionnels pour la chasse aux insectes (yeux à mouvements indépendants, langue protractile démesurée, gluante).
- Personne qui change d'opinion, de conduite selon ses intérêts.



Entretien avec JEAN-PAUL SALOMÉ

Comment est né ce film ?

A l'origine, il y a la lecture d'un article de Libération sur Frédéric Bourdin dans un hors-série sur des faits divers qui avaient défrayé la chronique. L'article était illustré par une photo de Frédéric Bourdin qui m'a fait une impression bizarre : elle m'évoquait la silhouette d'un vieil adolescent et quelque chose m'a attiré dans cette histoire d'usurpation d'identité. L'article ne mentionnait que de manière succincte l'incroyable histoire qu'il avait vécue aux Etats-Unis mais il s'est produit comme une étincelle dès que je me suis mis à imaginer ce «vieux adolescent» partant aux Etats-Unis pour prendre la place d'un enfant disparu. Dans la foulée, j'ai lu le livre de Christophe d'Antonio sur la vie de Frédéric Bourdin et la découverte des détails de son étrange aventure américaine m'a conforté dans mon sentiment : il y avait quelque chose dans cette histoire, que je trouvais à la fois curieuse et dérangement, qui me permettait d'aborder un univers différent, un style de film que je n'avais jamais fait auparavant.

Les faits divers vous inspirent-ils souvent ?

Ce n'est pas la première fois que je pars d'un fait divers, c'était déjà le cas pour deux de mes précédents films, LES BRAQUEUSES et RESTONS GROUPE. Avoir un point d'ancrage dans la réalité me donne souvent le courage de m'attaquer à une histoire. Et le fait que cette histoire se passe aux Etats-Unis avait son importance car cela correspondait, chez moi, à une envie de cinéaste. J'avais déjà eu une expérience de tournage aux Etats-Unis avec RESTONS GROUPE et je m'étais dit que la prochaine fois que je tournerais un film aux Etats-Unis, ce serait avec des comédiens américains. Cette histoire me le permettait car, à l'exception du personnage principal, tous les autres personnages sont américains. C'est cette concomitance qui m'a donné l'envie et l'énergie de me lancer dans ce projet.

Qu'est-ce qui vous a intéressé dans le «personnage» de Frédéric Bourdin ?

Son opacité. Le flou qui l'entoure. A travers le livre et les articles, on comprenait que c'était un type difficile à cerner. Il était défini sans trop l'être, il y avait comme un puzzle au sujet de sa personnalité que je trouvais tout simplement cinématographique. Je trouvais intéressant de montrer les choses sans tout expliquer, de conserver au personnage ses zones d'ombre. Le challenge, pour moi, était de ne pas donner d'idées préconçues de ce personnage : ne pas le magnifier, ni en faire un salaud. Au cinéma, on est souvent obligé de synthétiser, de trop structurer. Le personnage doit être comme ci, il doit évoluer comme ça... Dans la vie, des fois, on n'évolue pas... ou mal.

Vous avez rencontré Frédéric Bourdin avant de faire le film ?

Avant de faire le film, mais pas avant d'écrire le scénario. Je n'y étais pas favorable et Natalie Carter, ma co-scénariste, était farouchement contre. Elle ne voulait pas le rencontrer avant d'écrire le scénario. Elle disait que, dans un sens ou dans l'autre, cela risquait de nous brider. Soit on tombait sous le charme et on le magnifiait, soit ça se passait mal et le personnage nous effrayait. Elle a eu raison, ça nous a permis de garder une distance.

Et une fois le scénario écrit ?

En tant que metteur en scène, je ne me serais pas senti à l'aise, humainement, de faire un film inspiré de l'histoire d'un type vivant sans le rencontrer. Ce n'est pas comme un personnage de fiction ou un personnage historique mort depuis longtemps. Là, le personnage existe, c'est sa vie, même si le film montre ma vision de cette histoire avec ses parti-pris et ses choix artistiques. Au passage, je note que d'autres n'ont pas eu cette politesse à l'égard de Frédéric Bourdin et qu'ils ont exploité son histoire sans rien lui demander, d'une façon très inélégante. Donc, nous l'avons rencontré avec la productrice, Marie-Castille Mention-Schaar. Nous voulions lui faire lire le scénario pour avoir son accord... ou pas.

Comment s'est passée votre première rencontre ?

Ce fut une expérience inconfortable. J'ai beaucoup parlé. Lui, pas du tout. J'ai expliqué à Frédéric Bourdin ce que j'avais ressenti en

lisant le livre, en regardant les interviews, mes envies de cinéma par rapport à son histoire. Je lui ai raconté ce que je voulais faire, ma vision des choses. Je lui ai dit que le film s'inspirerait de sa vie mais que ce n'était pas une biographie officielle. Quand j'ai fini de parler, il n'avait toujours pas ouvert la bouche. J'ai cru qu'il allait se lever et partir. Finalement, il nous a expliqué qu'il se méfiait des gens du cinéma qui voulaient exploiter son histoire... et il est reparti avec le scénario.

Qu'en a-t-il pensé ?

Lorsque nous nous sommes revus, je lui ai demandé s'il y avait des choses qui le dérangent dans le script. Il m'a répondu par la négative et m'a même dit qu'il y avait retrouvé des choses qu'il n'avait jamais relatées lui-même, notamment ce qu'il avait vécu avec cette famille américaine. Il m'a paru assez content et il nous a félicité pour notre travail. Il n'avait qu'un souci : la fin du film, qui est assez noire. Je me suis donc engagé à ajouter un carton final pour expliquer ce qu'il est devenu depuis ces événements. C'est assez classique dans les films américains inspirés d'histoires vraies et je trouvais que c'était aussi une ouverture sur l'avenir et que ça redonnait une lueur d'espoir.

Pourquoi avez-vous finalement choisi de rebaptiser le personnage principal du film, puisqu'il se nomme Fortin ?

D'abord, nous avions un problème avec les noms des personnages américains. La législation américaine est très contraignante en la matière et nous n'avons pas pu conserver les noms des vrais personnages, nous avons été obligés de les changer en cours de tournage. Concernant le personnage inspiré de Frédéric Bourdin, nous avons jugé que c'était une précaution juridique nécessaire car nous n'étions plus sûrs de sa réaction. Le film a connu une gestation assez longue, le tournage a été retardé plusieurs fois, j'ai fait mon possible pour tenir Frédéric Bourdin informé, mais ce n'était pas toujours facile. Pendant cette période, il était d'humeur changeante : un jour il aimait le scénario, le lendemain il se sentait trahi. Enfin, nos rapports se sont dégradés car il estimait qu'on le tenait à l'écart. Je le regrette mais, au final, le fait que le personnage principal porte un autre nom que le sien montre, au-delà des précautions juridiques, que c'est ma vision subjective de ce personnage et pas la vraie vie de Frédéric Bourdin.

Alors, quelle est la part de fiction dans le film ?

Ce qui est clairement de l'ordre de la fiction, c'est ce qui se passe entre Fortin et Jennifer Johnson, l'agent du FBI interprété par Famke Janssen. Même si cette femme a existé et que son entêtement à démasquer Frédéric Bourdin était réel, je pense qu'il n'y a pas eu entre eux les rapports que nous avons imaginés. Concernant le rôle joué par cette femme flic du FBI, il nous paraissait intéressant, par rapport à des personnages très noirs, ambivalents ou ambigus comme peuvent l'être Fortin et la famille américaine qui l'accueille, de faire intervenir une personnalité «normale», quelqu'un qui représente la société et pose un regard extérieur sur ces gens-là.

Ce personnage de flic interprété par Famke Janssen introduit aussi une note de polar, il y a des éléments de suspens dans votre film.

Dans l'histoire de Frédéric Bourdin, il y avait déjà cette part de mystère avec le FBI qui mène une enquête sur cet étrange garçon, qui réapparaît des années après avec un accent français. Mais on ne voulait pas en faire un pur polar, au détriment du portrait psychologique et de l'émotion. On n'est pas à la recherche d'un coupable. Ce qui nous intéressait, c'est la bascule : au moment où la souricière se referme sur Fortin, qu'est-ce que ça suscite chez lui ? Pour cette



raison, il nous semblait évident que Fortin devait se retrouver coincé entre deux femmes, entre l'agent du FBI d'une part et la mère américaine, qui devenait une mère de substitution, d'autre part.

Cette relation complexe entre Fortin et la mère de l'adolescent américain disparu donne d'ailleurs lieu aux scènes les plus fortes du film...

C'est précisément là où Frédéric Bourdin nous a dit qu'on était très proches de la réalité, dans ces scènes d'intimité qu'il a vécues et dont il n'avait jamais parlé. Pour moi, cela a toujours été le coeur du film. En dehors de l'histoire et de l'opportunité de tourner en Amérique, ces scènes entre Fortin et la mère, c'est ce qui est le plus proche de ma sensibilité. J'ai fait le film pour ces scènes-là. Je m'y suis senti très à l'aise et je me suis totalement identifié à ces rapports tordus entre mère et fils, alors que c'est très loin de ma vie.

Le choix de Marc-André Grondin pour interpréter le rôle principal était-il une évidence ?

En fait, c'était compliqué : il fallait trouver un acteur francophone qui parle correctement l'anglais et qui puisse jouer sur cette ambiguïté d'âge, entre 16 et 25 ans. Marc-André est canadien, donc parfaitement anglophone - il s'est même forcé à prendre un accent français quand il parle anglais - et physiquement, il possède cette ambiguïté qui lui permet d'évoluer entre la fin de l'adolescence et

personnage n'en a pas forcément. Mais on était d'accord sur une chose : c'est que son charme naturel, sa photogénie faisaient que la sympathie du spectateur lui était acquise, une sympathie que ne suscite pas forcément le vrai Frédéric Bourdin. C'est important car c'est un personnage qui, par ses actes, peut se révéler dérangeant. Qu'on ait du mal à le cerner, le spectateur peut l'admettre mais il ne faut pas qu'il le juge antipathique d'entrée... J'ajoute que le film n'essaie pas de montrer un type sympathique de bout en bout mais j'espère qu'il permet de ressentir une certaine empathie, à certains moments.

A certains moments, justement, la ressemblance avec le vrai Frédéric Bourdin est frappante.

Sachant que la sympathie du spectateur lui était acquise, Marc-André pouvait prendre plus de risques sur son interprétation, sur la manière de s'habiller. Il pouvait se permettre d'être vraiment proche de Bourdin avec ses casquettes, ses bananes, ses coiffures bizarres.

Dans le rôle de la mère, Ellen Barkin livre une prestation impressionnante. Comment l'avez-vous choisie ?

Pour ce rôle, j'avais l'accord d'une autre comédienne qui avait très envie de le faire. Mais, deux mois avant le début du tournage, elle n'était plus libre et on s'est retrouvés sans actrice pour jouer la mère. On m'a parlé d'Ellen Barkin. Je lui ai envoyé le scénario. Elle l'a aimé. Je suis allé la voir à New York, on s'est rencontrés dans un bar et nous avons parlé pendant une heure du personnage. Il était



le début de l'âge adulte. Quand je lui ai raconté le film, Marc-André s'est montré immédiatement enthousiaste. De plus, il présentait à mes yeux un autre atout pour ce rôle. A l'époque, il n'était pas encore très connu du public français - les choses ont changé depuis - et il me paraissait préférable de ne pas confier ce rôle à un comédien plus connu : on n'aurait vu que le travail de composition du comédien, ce qui aurait tué un peu la crédibilité du personnage.

Quelles clés lui avez-vous donné pour qu'il entre dans la peau de ce personnage ?

Les clés, il les a trouvées tout seul. Il a lu le livre, vu le documentaire fait pour la télévision, visionné toutes les interviews de Bourdin sur YouTube. Il a gratté comme ça pas mal de choses, il s'est nourri de détails. Je ne lui ai pas donné une clé particulière parce que le

clair qu'elle avait envie de faire une composition, de jouer le jeu de la vérité et de se mettre en danger physiquement. Elle avait déjà trouvé sur internet des photos de la mère, elle voulait s'en inspirer. Ensuite, je ne l'ai plus revue... jusqu'au matin du premier jour de tournage. Elle est arrivée transformée. Elle avait grossi, changé de couleur de cheveux. Sur le coup, je ne savais pas si elle s'était teint les cheveux ou si elle portait une perruque. Elle m'a seulement dit : «Voilà, je vais tourner comme ça».

En effet, elle est méconnaissable...

Le fait d'avoir trouvé la forme physique de son personnage l'a totalement libérée et elle a réussi à rendre émouvant ce personnage

de femme détruite. Le fait, aussi, que nous n'ayons eu que 28 jours de tournage, ce qui est court, s'est révélé un atout. J'avais prévenu les comédiens que je ne ferais que deux ou trois prises par plan et cela a permis à Ellen de tout donner à chaque prise. Elle en était heureuse car ses scènes sont parmi les plus dures, les plus éprouvantes du film et je ne crois pas qu'elle aurait pu donner plus.

Ces conditions de tournage ont, en quelque sorte, dicté le style du film ?

Forcément. On n'envisage pas le même style de mise en scène quand on tourne un film en 28 ou en 80 jours. Avoir un budget restreint m'empêchait de faire des choses trop compliquées, de tourner énormément de plans. Mais ce n'était pas un mal car ce film m'a apporté une espèce de libération. Je sortais de trois films grand public, avec des découpages très serrés et là, je me suis senti libre d'aller vers une mise en scène plus radicale, sans crainte de la durée des plans. Même dans la manière de filmer, avec l'utilisation de focales courtes, il y a des choses que je n'avais jamais faites avant. Au final, je pense que le film a un côté plus cadré, plus rigoureux et, j'espère, plus pur que ce que j'ai fait avant. Pour ça, il fallait que j'aie une certaine confiance en moi et une grande confiance en mes comédiens. Et cela a été possible

C'est un choix à mi-chemin entre art et industrie. Plusieurs Etats américains offraient des aides à la production et des facilités de tournage équivalentes. Nous sommes allés en repérages à Albuquerque, au Nouveau Mexique, mais je ne me suis pas senti à l'aise dans ce décor désertique, même si c'était géographiquement plus proche du Texas, où s'est déroulée l'histoire vécue par Frédéric Bourdin. Quand nous avons visité Bâton Rouge, j'ai été immédiatement frappé par le contraste entre cette végétation délirante, à la fois douce et inquiétante, et la violence de la misère sociale autour. C'était en équation avec le projet. Les bayous créent un sentiment d'oppression et d'angoisse propices à une ambiance de polar et, en même temps, Bâton Rouge étant l'un des principaux complexes pétrochimiques des Etats-Unis, il y a ce décor d'usines et cette communauté de gens pauvres, principalement noirs, qui vivent dans des trailer parks. C'est une région dure où je me suis tout de suite senti bien.

Aviez-vous une appréhension à l'idée de filmer ce monde des trailer parks, où vivent les Américains pauvres ?

En fait, c'est parce que j'ai fait ce film aux Etats-Unis que j'ai eu le courage et l'envie de montrer ce milieu là. Il fallait que ça se passe dans un pays étranger. En France, je ne me serais pas senti autorisé à le faire. Je ne m'étais pas posé cette question pendant



FILMOGRAPHIE

- 1991** **CRIMES ET JARDINS (TV)**
Scénario et réalisation
- 1992** **LES BRAQUEUSES**
Scénario et réalisation
- 1994** **LA GRANDE FILLE (TV)**
Scénario et réalisation
- 1995** **LA VÉRITÉ EST UN VILAIN DÉFAUT (TV)**
Réalisation
- 1998** **RESTONS GROUPÉS**
Scénario et réalisation
- 2001** **BELPHÉGOR, LE FANTÔME DU LOUVRE**
Scénario et réalisation
- 2004** **ARSÈNE LUPIN**
Scénario et réalisation
- 2008** **LES FEMMES DE L'OMBRE**
Scénario et réalisation

parce que les comédiens habitent vraiment les scènes : il y a chez les acteurs américains une faculté à incarner un personnage, à occuper l'espace, un sens du détail plus forts que chez les acteurs français. C'est du travail, ce n'est pas qu'ils sont meilleurs. Ils ont une maîtrise de leur personnage et de leur texte que n'ont pas toujours les comédiens français. Comme ils sont dégagés de ce souci, ça leur donne le champ libre pendant la prise et, en tant que metteur en scène, cela vous pousse à prendre plus de risques.

Vous avez situé l'action du film dans la banlieue industrielle de Bâton Rouge, loin des clichés touristiques sur la Louisiane. Pourquoi ce choix ?

que j'écrivais le scénario. C'est lorsque nous sommes allés en repérages, visiter les trailer parks que je me suis interrogé : est-ce que je comprends quelque chose à la vie de ces gens ? Est-ce que je vais savoir les filmer sans que ça devienne un truc du genre Un-Français-vous-montre-la-misère-aux-Etats-Unis ? Est-ce que je vais trouver la bonne distance ? Sur le coup, j'ai essayé de ne pas me focaliser là-dessus pour ne pas trop paniquer. Et c'est pendant le tournage, quand j'ai été dans les décors, dans les trailers parks, dans cette zone de Bâton Rouge qui est assez rude, c'est à ce moment-là que j'ai compris que je n'aurais jamais été capable de filmer l'équivalent en France.

Entretien avec NATALIE CARTER co-scénariste

Vous avez choisi de ne pas rencontrer Frédéric Bourdin avant d'écrire le scénario avec Jean-Paul Salomé. Pourquoi ?

Ce que j'avais vu de lui dans les interviews qu'il a données à la télévision ne me plaisait pas. Je le trouvais moins intéressant que ce que je comprenais du personnage à travers sa vie. Je voulais m'attacher à ce que l'histoire de Frédéric Bourdin nous révèle sur la complexité de ce personnage, ses paradoxes, et ne pas me laisser influencer par ce qu'il choisit de montrer de lui-même en public, et qui ne le rend pas toujours sympathique. Néanmoins, le Frédéric Bourdin en « représentation » est une facette essentielle du personnage et nous lui avons conservé dans le film ces revirements de personnalité et cette soif avide de reconnaissance qui le transforme radicalement dès lors qu'il est face à une caméra. A ce sujet, je m'interroge : quelle va être sa réaction à la sortie du film, lorsqu'il va réaliser qu'il est devenu un personnage de fiction ? C'était son rêve, devenir le héros de son propre film, devenir un autre lui-même par le biais de la fiction. Quelle résonance cela aura-t-il chez lui ? Est-ce que ça ne va pas exacerber son côté « schizophrène » ? J'avoue aussi que je craignais qu'il se retourne contre nous, contre Jean-Paul Salomé et moi, contre le film.

Qu'est-ce qui vous a touché dans son histoire ?

Tout. En fait, j'ai rarement été autant captivée par une histoire, un personnage... Ce qui est fascinant, chez Frédéric Bourdin, c'est cette fatalité qui le pousse inéluctablement à se jeter dans ces situations désespérées. Je trouve profondément émouvant ce personnage, marqué pour la vie par une enfance malheureuse, mais qu'il ne peut se résoudre à quitter, en quête perpétuelle de quelque chose qui lui échappera toujours. Car, au fond, l'amour qu'il cherche lorsqu'il se lance à chaque fois dans une spirale de mensonges, il ne le trouvera jamais. Sa perversion part de cette souffrance initiale et l'une se nourrit de l'autre. Ce n'est pas comme s'il s'était inventé une nouvelle vie dans laquelle il serait heureux, car il se fait du mal à lui-même. Qu'il se retrouve dans un hôpital, une prison, un foyer, ce qu'il dit, c'est : « Aidez-moi, je suis un enfant, je suis perdu ». En même temps, il est dans le rejet permanent de ce qui pourrait lui apporter le répit. Pourquoi ? Je n'ai pas toutes les réponses. Peut-être parce qu'il ne peut pas faire confiance. Il constate que personne ne le croit jamais, alors il préfère mentir. Et, il pense : « Comment pourrais-je faire confiance à quelqu'un alors que personne ne me fait confiance ? » Et il n'arrête pas de se cogner, encore et encore, dans les murs de ses mensonges.

Et c'est un mensonge qui dure trop longtemps qui conduit le personnage du film à se retrouver pris au piège...

Il est coincé et il ne sait pas vers qui aller pour chercher de l'aide. Il hésite, oscille entre sa « fausse mère », la mère de l'adolescent disparu dont il a pris la place, et l'agent du FBI qui enquête sur lui. Avec cette mère, il vit au quotidien une relation incroyablement ambiguë, émouvante et terrible à la fois, et Jean-Paul a très subtilement mis en scène cette relation très particulière. Au fond la fausse mère et le faux fils sont deux personnages assez semblables, qui se mentent à eux-mêmes. Ils vivent l'un comme l'autre dans une bulle de mensonges dont ils sont prisonniers. En fait, tout le monde ment et tout le monde se ment à lui-même dans cette histoire et si je devais résumer le film, je dirais que c'est la recherche illusoire d'une vérité qui n'existe pas.

Ce n'est pas l'avis de l'agent du FBI qui enquête sur Fortin...

Cette femme traque la vérité, pourtant elle se trompe de la première à la dernière scène. Au début, elle pense : « Ce type ment, je vais le démasquer ». Elle a raison, sur ce point-là seulement, et cela devient pour elle une obsession. Du coup, elle ne se pose aucune autre question, ni sur la nature de ce mensonge, ni sur les motivations de Frédéric ou celles de la famille. Elle pose un regard inquisiteur, mais réducteur sur la situation, dont elle ne saisit pas la complexité. Elle est obsédée par son enquête, obsédée par ce qu'elle croit être le Vrai et le Faux. Mais dans cette poursuite monomaniaque de « sa » vérité, elle finit elle-même ébranlée car Fortin lui dévoile ses propres failles. Il voit en elle des choses qu'elle ne veut pas voir. Il lui dit : « C'est vous qui êtes

seule. C'est vous qui n'avez rien dans votre vie ». C'est un autre aspect captivant et dérangeant du personnage de Fortin : il lit dans la personnalité des autres comme dans un livre ouvert à la mauvaise page. La page des choses cachées. C'est comme s'il disait à cette flic : « Toi, tu me regardes. Moi, je te vois ». Dans la seconde partie du film, c'est Fortin lui-même, qui devient l'obsession de la flic et je la comprends très bien. Bourdin/Fortin est un personnage qui nous renvoie à notre propre potentiel de « folie ». Parfois, en écrivant cette histoire, je me suis sentie très proche de lui. Trop. Et, franchement, ça m'a fait peur.

Et s'il y avait une morale à cette histoire ?

C'est qu'il faut regarder au-delà des apparences. Ne pas croire qu'il existe une seule vérité. Car, finalement, la vérité, ce n'est qu'un point de vue et les vérités qu'on se fabrique sont aussi réelles que les autres.



Entretien avec MARC-ANDRÉ GRONDIN

Quelle a été votre première réaction lorsque Jean-Paul Salomé vous a proposé de jouer le rôle principal du «Caméléon» ?

J'étais excité avant même de lire le scénario. J'étais en tournage en Espagne lorsqu'on m'a prévenu que Jean-Paul Salomé souhaitait me rencontrer. On m'a raconté l'histoire à grands traits, expliqué qu'elle était inspirée de faits réels. J'étais intrigué, car on ne reçoit pas tous les jours une proposition pour un rôle et une histoire aussi rocambolesques. Alors, je suis allé sur internet et j'ai commencé à visionner des interviews de Frédéric Bourdin, des émissions de télé auxquelles il avait participé, comme celle où il est arrivé habillé en blanc de la tête aux pieds, avec un bandeau noué autour de la tête, genre ninja. Il avait en face de lui un panel d'invités qui étaient tous contre lui et cette façon de s'habiller, c'était comme faire un bras d'honneur à tout le monde. J'ai trouvé cette scène irréaliste. J'étais sidéré.

Ensuite, j'ai rencontré Jean-Paul et il m'a remis le scénario. Je l'ai lu dans l'avion en rentrant à Montréal. Arrivé chez moi, j'ai immédiatement appelé Jean-Paul et je lui ai dit : «Je veux le faire».

Qu'est-ce que vous inspirait la personnalité de Frédéric Bourdin ?

Ce qui m'a d'abord frappé, c'est à quel point il peut mettre les gens mal à l'aise. Moi-même j'ai été troublé par cette fausse assurance qu'il projette. Et puis, son regard... Tu as l'impression qu'il regarde à travers toi. Ça lui donne l'air d'une sorte de génie fou, avec une réelle noirceur et, en même temps, un côté très enfantin. J'ai essayé de le comprendre et j'ai trouvé que c'était un beau personnage parce qu'il a une douleur, une tristesse. Il est en quête d'amour et, par le fait même qu'il n'a jamais pu l'obtenir de sa famille, de ses proches, il a développé une haine, une sorte de mépris pour l'humanité. Il s'est créé son propre monde, dont il est le centre, et il tente par tous les moyens d'avoir ce qu'il veut. Ce qu'il veut, c'est pas grand chose... Rien à voir avec un Christophe Rocancourt, avide d'argent, qui voulait la grande vie à Hollywood. Bourdin, c'est un mec qui veut juste une vie normale. Des gens qui l'aiment, qui s'occupent de lui. C'est quelqu'un d'extrêmement sensible qui s'est fabriqué une carapace de béton. Mais, même à travers tous ses mensonges, toutes ses manipulations, on perçoit un fond de sincérité ; on peut voir dans son oeil sa peine et son désespoir et on comprend qu'il essaie de tendre la main mais qu'il ne sait pas comment faire.



Cette dualité, c'est ce que vous avez voulu garder du vrai Frédéric Bourdin dans votre personnage ?

Oui, parce qu'il y a deux mondes en lui. D'un côté il est plein d'assurance, raconte des histoires, déteste tout le monde et est plus intelligent que tout le monde. D'un autre côté, il a envie de crier «Aimez-moi» à la terre entière. Ce que j'ai voulu faire, c'est montrer la fragilité du personnage, la blessure que Bourdin ne montre pas. Au contraire, il fait tout pour la masquer. C'est pour cette raison que certains le trouvent détestable. Même quand il dit la vérité, quand il dit : «Tout ce que je recherche, c'est d'être aimé», on a le sentiment qu'il récite un texte : ce n'est pas crédible.

C'est donc en ça que le personnage du film se démarque de l'original.

Dès le début, nous étions d'accord avec Jean-Paul Salomé : on ne voulait pas faire une imitation de Frédéric Bourdin, une copie conforme. Le personnage et son histoire étaient assez forts pour en faire quelque chose de plus cinématographique. Frédéric Fortin, ce n'est pas Bourdin. C'est un personnage qui s'inspire de lui mais ce n'est pas lui. C'est d'ailleurs pour cette raison que je n'ai pas souhaité rencontrer Frédéric Bourdin. J'ai jugé que ça ne m'apporterait rien de passer du temps avec lui car ce que je voulais, c'était faire vivre ce qu'il y avait dans le scénario, pas ce que lui a vécu. De plus, en le rencontrant, je lui aurais envoyé le mauvais message. Il aurait cru que je voulais jouer ce qu'il est et, à l'arrivée, il aurait été mécontent du résultat. Bien sûr, je lui ai emprunté pas mal de trucs, comme sa façon de s'habiller, mais nous avons aussi été obligés de «diminuer» le personnage pour le rendre plus accessible. Son histoire est tellement difficile à croire, ce qui lui est arrivé paraît tellement invraisemblable. Quand on dit que la réalité dépasse la fiction...

Comment décrire, alors, le personnage du film ?

Ce n'est pas un salaud. C'est un garçon perdu, qui a beaucoup de problèmes. Il est malin, débrouillard, il est très doué pour survivre mais il est aussi très orgueilleux et c'est ce qui le perd. Il ne sait pas demander de l'aide. Et plus il essaie de s'en sortir seul, plus il s'enfoncé. Lorsqu'il comprend où il a mis les pieds, il a la possibilité d'aller voir cet agent du FBI qui cherche à le démasquer et de lui dire : «Ecoutez, je me suis fait prendre à mon propre jeu. Sortez-moi de cette famille de fous et je coopérerai». Mais il fait le contraire, il traite la flic avec arrogance parce qu'il veut toujours être le plus malin. C'est très adolescent. Fortin n'est pas quelqu'un d'agréable parce qu'il ne s'aime pas et parce qu'il n'aime pas les autres. Mais ce n'est pas un monstre, comme on a pu le dire de Bourdin. Tous les gens qui le considèrent comme un monstre parce qu'il s'est fait passer pour un enfant disparu, ne se sont même pas demandé pourquoi cette famille américaine l'avait accueilli. Aucune famille normale ne se serait laissée embarquer dans une histoire pareille, il y avait trop de choses qui ne concordaient pas ! Ce qui aide beaucoup à la compréhension du personnage, c'est que l'histoire est racontée de son point de vue. Pas du point de vue de la police ou de la famille américaine. Encore une fois, notre intention n'a jamais été de faire de Fortin un personnage angélique, ni même sympathique au premier abord. C'est l'histoire qui doit le rendre attachant, pas ce qu'il est. Quand Fortin se retrouve face à la mère de l'adolescent disparu, le spectateur est aussi perdu que lui car personne ne s'attend à ce qu'il tombe sur une femme aussi abîmée et qui lui résiste de cette manière. Avec elle, il est devant un mur.

La tension est palpable dans ces scènes entre Fortin et la mère, interprétée par Ellen Barkin.

Le mérite en revient à Ellen. Elle a réussi à créer d'emblée un climat de malaise entre nous, quelque chose d'extrêmement lourd. Ellen, je l'avais vue dans OCEAN'S 13. Mais quand elle est arrivée sur le plateau, je ne l'ai pas reconnue : avec ses cheveux dégueulasses, ses fringues bizarres, sa façon de parler, de tenir sa tête penchée, elle était déjà dans le personnage. Celui d'une femme qui a perdu son fils et qui doit affronter un fantôme. Quant à Fortin, c'est comme s'il se retrouvait face à sa propre mère, avec cette façon qu'elle a de le repousser, comme sa mère. Ce sont deux personnages qui se retrouvent face à l'image de la



personne avec laquelle ils essaient de faire la paix : lui avec sa vraie mère, elle avec son fils mort. Pourtant, cette femme finit par s'ouvrir à ce garçon qui se montre prévenant et compréhensif et elle se laisse aller à vivre avec lui ce qu'elle n'a peut-être jamais vécu avec son fils, qui était quand même un gamin assez horrible. Malgré tout, même quand une certaine douceur s'installe entre eux, il y a toujours quelque chose qui fait que ça ne peut pas coller...

Un quelque chose qui vient d'elle ou de lui ?

D'elle, surtout. Si elle avait été différente, je crois qu'ils auraient pu y trouver chacun leur compte. Lui, il continue de la protéger jusqu'au bout. Même contre le FBI.

L'agent du FBI, interprétée par Famke Janssen, c'est l'autre femme du film. Et là, on oscille entre un rapport mère-fils et un rapport de séduction...

Il y a un rapport de séduction, mais pas seulement. Le côté sexuel, ça existe, c'est là, mais ce qu'il faut comprendre, c'est que Frédéric est asexué, ou plutôt asexuel. Il y a cette scène où il rencontre deux filles. Ils boivent des bières et quand l'une des filles enlève son t-shirt, il s'enfuit. Il a peur du sexe parce qu'il a peur de s'abandonner à quelqu'un, de se rendre vulnérable. Avec l'agent du FBI qui enquête sur lui, c'est un duel. Un duel avec des moments presque tendres... Cette flic est déterminée à démasquer Frédéric. En même temps, elle est touchée par ce garçon : elle comprend qu'il est à la recherche de quelque chose et qu'il ne le cherche pas au bon endroit. Elle voit bien dans quel piège il s'est enfermé et elle veut l'aider. Lui, de son côté, il la défie en permanence. Et puis, il y a un moment où il s'ouvre un peu. Je pense à cette scène où la flic du FBI le reconduit en voiture. Quand ils arrivent devant la maison de sa «soeur», on sent bien qu'il n'a pas envie de sortir de la voiture et qu'il préférerait rester avec elle. A cet instant, on se dit qu'il aurait sans doute été plus heureux avec elle. En prison, d'ailleurs, il s'ennuie d'elle. L'attention qu'elle lui portait lui manque. Avoir une belle femme sur le dos, ça n'a pas que des désavantages.

FILMOGRAPHIE Sélective

- 1995 **LES FLEURS MAGIQUES** - Jean-Marc VALLEE
Génie du meilleur court métrage 1995
- 2005 **C.R.A.Z.Y.** - Jean-Marc VALLEE
Prix Genie 2005 - Meilleur Film
Prix Jutra 2005 - Meilleur Film
- 2006 **LA BELLE BETE** - Karim HUSSAIN
- 2008 **LE PREMIER JOUR DU RESTE DE TA VIE** - Rémi BEZANCON
César du Meilleur Espoir Masculin 2009
- 2008 **BOUQUET FINAL** - Michel Delgado
- 2010 **BUS PALLADIUM** - Christopher THOMPSON

JE ME SUIS TROMPÉ SUR FRÉDÉRIC BOURDIN...

par Christophe D'Antonio

Auteur du livre **LE CAMÉLÉON**, l'in vraisemblable histoire de Frédéric Bourdin
paru aux Editions Patrick Robin et disponible dans la collection J'AI LU

Aussi étonnant que cela puisse paraître, aucun journal français n'a rendu compte, à l'époque des faits, de l'incroyable imposture dont s'est rendu coupable Frédéric Bourdin, en 1997, au Texas. Le reportage que lui a consacré l'émission Envoyé spécial après son arrestation, en février 1998, est resté sans suite. Il a fallu que Frédéric Bourdin récidive, en février 2004, à Grenoble, pour que cette étrange histoire affleure dans les articles consacrés à ce «diabolique» imposteur, au détour d'un paragraphe sur son passé judiciaire. C'est à cette occasion que j'ai moi-même découvert Frédéric Bourdin. Résumons les faits : le 21 février 2004, Frédéric Bourdin appelle d'une cabine de téléphone les gendarmes de la brigade de recherche de l'Isère en prétendant être Léo Balley, un enfant grenoblois porté disparu à l'âge de six ans, lors d'une randonnée dans les Alpes, en juillet 1996. Bourdin a alors trente ans, Léo Balley en aurait eu quatorze... Recueilli sur le bord d'une route, Bourdin réussit à tromper gendarmes et médecins appelés à son chevet pendant trois jours, avant d'être démasqué à la suite d'un prélèvement d'ADN. Identifié comme un récidiviste fiché par Interpol, il est mis en examen pour «dénonciation mensongère de crime» - il avait prétendu, alors qu'il se faisait passer pour le jeune Léo Balley, avoir été enlevé par un réseau pédophile - et placé en détention provisoire dans l'attente de son procès.

Un homme de trente ans qui prend la place d'un enfant disparu, c'est déjà, en soi, une histoire peu banale. Les imposteurs sont en général motivés par l'appât du gain, ce sont des prédateurs dont l'argent est le moteur. Or, les parents de Léo Balley ne sont pas riches. Exit, l'argent comme mobile. Certains journalistes, sans le moindre élément pour soutenir cette thèse, laissent planer le soupçon de pédophilie. Depuis des années, Bourdin s'arrange, en mentant sur son âge, pour se faire placer dans des foyers pour mineurs. C'est donc qu'il recherche la compagnie des mineurs. Donc qu'il est sexuellement attiré par eux. CQFD. Dans une société rendue hypersensible aux crimes contre les enfants par l'affaire Dutroux, la transgression opérée par Bourdin en prenant l'identité d'un enfant martyr a une résonance trouble : il faut vraiment être un malade, un pervers pour raviver ainsi la douleur de ses parents. Mais l'accusation de pédophilie ne tient pas, l'enquête menée par les gendarmes le démontre : dans aucun des 140 foyers pour mineurs qu'il a fréquenté à travers l'Europe, Bourdin n'a eu un comportement suspect à cet égard. Reste à chercher une autre explication dans son passé. Et c'est là que l'affaire américaine refait surface... Frédéric Bourdin a purgé six ans de détention aux Etats-Unis pour avoir usurpé l'identité d'un adolescent américain. Pendant quatre mois, il a vécu avec la famille de Nicholas Barclay, un adolescent porté disparu en juin 1994, avant d'être démasqué par un agent du FBI. Frédéric Bourdin est sorti de prison en octobre 2003. Il n'était rentré en France que depuis quatre mois lorsqu'il a récidivé. Conclusion des journalistes : il a voulu «rééditer son plus beau coup».

Personnellement, je n'y ai pas cru. Pour moi, si Frédéric Bourdin était bien le manipulateur «redoutablement intelligent» décrit par sa fiche Interpol - et même s'il était moitié moins intelligent que ça - il savait qu'il n'avait aucune chance d'abuser longtemps la famille de Léo Balley et qu'il retournerait en prison. Il avait déjà payé pour le savoir. Mon intuition était qu'il cherchait à attirer l'attention sur lui, qu'il avait faim de publicité. Et, surtout, le récit de son «exploit» américain me laissait sceptique. Je ne pouvais pas croire qu'une mère dont le fils a disparu à l'âge de 13 ans puisse se laisser abuser par un imposteur, trois ans plus tard. En retrouvant les articles du San Antonio Express News consacrés au procès de Frédéric Bourdin, je relevais des détails qui rendaient l'affaire encore plus invraisemblable.

SUBSTITUTION D'IDENTITÉ

Libération

Un homme de 30 ans métamorphosé en adolescent
s'est fait passer pour Léo, disparu en 1996.



Dans la peau d'un enfant revenant

PARU
LE
8 MARS
2004

Voix, âge, vêtements, récit. Il avait tout réussi. Un homme de 30 ans s'est métamorphosé en adolescent, pour prendre la place d'un enfant disparu il y a huit ans. L'imposture a duré

plusieurs jours, pendant lesquels les gendarmes de l'Isère ont cru qu'ils avaient retrouvé le petit Léo, disparu à l'été 1996, à l'âge de 6 ans, lors d'une randonnée en montagne. Le 21 février, les gendarmes reçoivent l'appel d'un garçon, voix fluette, angoissée. Il dit s'appeler Léo Balley. Le nom d'un petit garçon qui bivouaquait, il y a huit ans, avec son père et trois autres adultes au bord du lac Fourchu, dans le massif du Taillefer, quand il s'est volatilisé. Lacs et rivières avaient été fouillés, des centaines de pistes explorées, en vain, jusqu'à ce coup de fil. Le directeur d'enquête en poste à la brigade de recherche départementale de Grenoble en 1996 a aussitôt été prévenu. Au-dessus de son bureau, le policier conserve une photo de l'enfant, souriant.

Espoir. Le dimanche 22, le garçon a rappelé trois fois et donné plus de détails. Il disait avoir été enlevé, puis séquestré par une famille, du côté de Calais. Il s'était libéré avec un camarade, voulait

retourner dans le massif du Taillefer, retrouver le lieu de son enlèvement, combler «un trou noir». Il semblait inquiet, oppressé. Les gendarmes ont vérifié : les appels venaient bien d'une cabine téléphonique de Calais. En outre, le 119, numéro de la protection de l'enfance, avait reçu un appel similaire. La pression et l'espoir sont montés en même temps. Les enquêteurs ont mobilisé la section de recherches de Grenoble, mais choisi de ne pas prévenir les parents, pour ne pas risquer de fausse joie. «Ils ont bien fait, reconnaît maintenant le père du vrai Léo. Cela aurait été horrible. C'est déjà assez dur depuis qu'on a appris cette histoire. On ne dort plus, de nouveau.»

Mise en scène. L'imposteur a soigneusement attiré les gendarmes à lui. Le lundi 23, il leur a téléphoné de cabines situées entre Calais et l'Isère. Pour les enquêteurs, c'était le signe que Léo se rapprochait. En début de soirée, c'est un adulte qui a appelé, d'un village situé au pied du Taillefer. Il disait avoir croisé deux gamins qui semblaient égarés. Les enquêteurs sont partis en trombe, ont roulé comme des fous, doublé un garçon qui marchait seul, à la sortie du village, sur la route menant au lac Fourchu. Il portait une parka et une casquette. Ils lui ont demandé son nom. Le jeune garçon a répondu «Léo». Il avait l'air tout étonné. Ne trouvant pas son camarade, les gendarmes ont fini par le ramener à Grenoble, très précautionneusement. Le garçon a refusé de voir des médecins. Il semblait avoir peur, refusait de quitter parka et casquette. Dès qu'un adulte s'approchait, il se repliait sur lui-même, comme le font certaines victimes. Enfonçait ses poings dans les manches de son manteau. Il disait avoir été séquestré

dans une maison où l'on faisait mettre les enfants nus. Les gendarmes ont pris garde de ne pas le brusquer. Pendant deux jours, ils n'ont jamais vu son visage entier. La nuit, ils le conduisaient à l'hôpital, afin qu'il se repose. L'un d'eux restait à côté de son lit, silencieux. «Ils l'ont couvé, cocooné», résume Jacques Fayen, procureur de Grenoble. Les enquêteurs se cotisaient pour lui acheter à manger au McDo, rapportaient des BD, lui faisaient écouter la musique qu'aiment les adolescents. Ils l'interrogeaient en douceur sur son enlèvement, les lieux, les circonstances. Le garçon répondait parfaitement. «Nous pensions qu'il avait appris par cœur toutes les informations diffusées sur le Net au sujet de Léo, explique le procureur. Tout était très minutieusement préparé.» Le garçon a refusé que l'on prenne ses empreintes digitales, mais accepté un test ADN. «Il devait penser que nous n'avions pas d'échantillon de comparaison», imagine le magistrat. Or, en 1996, un juge avait pris soin de le faire prélever sur les parents. Les résultats sont arrivés jeudi matin. Lorsque

les gendarmes lui ont dit qu'il n'était pas Léo, ils ont vu le garçon se

métamorphoser. Le petit Léo à la voix timorée s'est mis à parler avec une voix d'homme. Il a soulevé un lourd fauteuil pour le lancer sur les enquêteurs. «Il est devenu d'une violence inouïe», raconte l'un des témoins. Les gendarmes l'ont maîtrisé, avant de prendre ses empreintes digitales et de l'écrouer.

Récidiviste. Ils ont appris ainsi que le faux Léo s'appelle Frédéric Bourdin, qu'il a 30 ans. «Il a un visage juvénile, un corps svelte et utilise des crèmes dépilatoires. Il soignait sa voix, ses postures, ses réactions. Par moments, il éclatait d'un rire d'enfant timoré. Avec le recul, c'est très perturbant», décrit un des témoins. Bourdin a été condamné plusieurs fois en France pour outrage à magistrat. Une fiche Interpol indique qu'il a utilisé au moins dix-huit alias, passant parfois pour un enfant disparu, parfois pour un amnésique. Il est recherché en Ecosse, en Irlande, en Suisse. Il y a sept ans, en Espagne, il avait contacté l'ambassade des Etats-Unis. Il s'était fait passer pour un petit Texan disparu treize ans plus tôt, à l'âge de 3 ans. La famille était alors venue d'Amérique le récupérer et Bourdin avait vécu quatre mois avec eux avant d'être démasqué. «Il est intelligent, manipulateur, parle plusieurs langues couramment», raconte le procureur. Après six ans de prison aux Etats-Unis, Bourdin est revenu en France en 2003. Pour se métamorphoser, une fois encore. ➤

OLIVIER BERTRAND

Pour n'en citer qu'un: Nicholas Barclay était blond aux yeux bleus, Bourdin est brun aux yeux marron. Je m'étonnais qu'à aucun moment, la justice américaine, ni la presse locale, n'aient remis en cause la sincérité de la mère et de la soeur de Nicholas Barclay avec lesquelles Bourdin a vécu pendant ces quatre mois. Bien sûr, elles étaient les victimes dans cette affaire. C'était délicat. Et Bourdin lui-même, par son témoignage, les couvrait. Mais, quand même...

Finalement, ce n'est que quelques jours avant sa libération que Bourdin a lâché, pour la première fois, «sa» version des événements. «A aucun moment, la soeur et la mère de Nicholas Barclay n'ont été dupes de mon imposture. Elles savaient depuis le premier jour», explique-t-il à un journaliste américain venu l'interviewer en prison. Bourdin ne s'attend pas à ce qu'on le croie. C'est lui le menteur, ce sont elles les victimes. C'est pour cette raison qu'il n'a rien dit à son procès, ajoute-t-il. En vérité, comme mon enquête me l'a appris et comme Frédéric me l'a avoué, ce n'était pas la seule raison. Bourdin pensait s'en tirer avec un an de prison, deux ans maximum, ce qui ne lui faisait pas peur. Il avait oublié qu'il était au Texas... Il ne voulait pas, non plus, se défaire de ce costume d'imposteur diaboliquement habile que lui avait taillé la presse locale et qui le flattait. Et puis, au fond, Frédéric Bourdin est fataliste. Il croit au destin. La preuve, Nicholas Barclay a disparu le 13 juin 1994, le jour de son anniversaire. Ce jour-là, Bourdin fêtait ses 20 ans... Un détail qui lui a échappé, à l'époque, et qui lui a «fait froid dans le dos» quand il l'a relevé, plus tard, dans sa cellule. Pour toutes ces raisons, il était prêt à payer l'addition pour cette «chose folle» qu'il avait provoquée. Quant à moi, ce n'est pas pour éclaircir cette affaire déjà jugée que je me suis lancé dans une enquête de plusieurs mois. Avant tout, la personnalité complexe de Frédéric Bourdin et son histoire singulière m'intriguaient. Mais j'étais évidemment curieux de savoir pourquoi cette famille l'avait accueilli et quel étrange pacte le liait à la soeur et à la mère de l'adolescent disparu. J'étais également curieux de savoir ce qui s'était passé entre Frédéric Bourdin et cette mère affligée par la perte de son fils, comment ils avaient vécu ensemble. Car, à la différence de Carey Gibson, la soeur de Nicholas Barclay, qui a eu des mots très durs pour Bourdin à son procès, Beverly Dollarhide, la mère, ne l'a jamais accablé. Au contraire, elle a eu des mots de compassion pour lui. «Il a dû beaucoup souffrir pour faire ce qu'il a fait», a-t-elle déclaré lors de l'une de ses rares interviews.

Bourdin a été décrit dans la presse américaine comme le seul homme à avoir jamais été condamné, dans l'histoire judiciaire des Etats-Unis, pour avoir usurpé l'identité d'un enfant disparu. A ma connaissance, c'est toujours vrai. Mais il n'est pas le premier à avoir essayé. Ainsi, Clint Eastwood, dans son film L'ECHANGE a exhumé une vieille affaire, qui a eu pour cadre le Los Angeles des années 20. L'histoire d'une femme dont le fils de six ans a disparu et qui refuse de reconnaître pour sien l'enfant que lui rapporte la police et qui prétend être son fils. Au premier contact, sur un quai de gare, cette mère comprend que ce garçon n'est pas le sien. Ce premier contact entre Bourdin et la mère de Nicholas Barclay a été filmé par la famille, le 18 octobre 1997, à l'aéroport de San Antonio. C'est un moment étrange, irréel. Bourdin, le visage dissimulé sous une écharpe et des lunettes noires, s'avance vers cette femme, qui hésite. Leur étreinte furtive, maladroite, dure à peine une seconde. Puis, la mère de l'adolescent disparu fait un pas en arrière et reste à distance. Pas un baiser, pas une larme. Quand j'ai vu ces images pour la première fois, cela m'a conforté dans l'idée que la justice américaine avait été diablement aveugle. Mon enquête m'a appris, plus tard, qu'aussi bien l'agent du FBI qui a arrêté Bourdin, que le procureur qui a demandé contre lui une peine exemplaire avaient de sérieuses raisons de douter de la sincérité de Beverly Dollarhide, mais qu'ils ont renoncé à pousser plus loin leurs investigations, faute d'éléments matériels. Et aussi parce que leur seul témoin potentiel, outre qu'il revendiquait fièrement sa qualité de menteur pathologique, et que sa crédibilité était en conséquence limitée, s'est toujours refusé à coopérer avec la justice. «J'étais prêt à offrir un deal

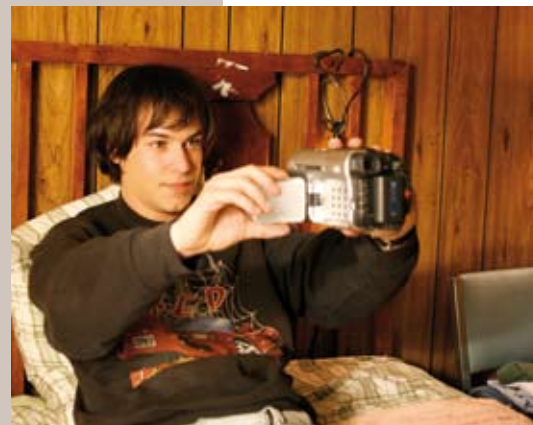
à Bourdin s'il nous aidait à résoudre la disparition de Nicholas Barclay. Il serait sorti de prison au bout d'un an, on l'aurait même laissé purger la fin de sa peine en France», m'a affirmé le procureur fédéral adjoint de San Antonio. «Un deal ? Quel deal ? Il n'était pas question de conclure un deal quelconque avec un type qui m'a traité de «bactérie humaine»», m'a répondu Frédéric Bourdin.

Pour revenir à la relation entre Bourdin et sa «fausse» mère, et à ce pacte du silence qui les liait, j'ai souvent interrogé Frédéric sur ces quelques semaines qu'il a partagées avec cette femme qu'il appelait «maman» dans un minuscule deux-pièces de San Antonio. Que faisaient-ils ensemble ? Que se disaient-ils en tête-en-tête ? Je n'ai pas pu poser la question à la mère de Nicholas Barclay car, lorsque je suis allé enquêter au Texas, elle avait déménagé sans laisser d'adresse. Quant à Frédéric, je l'ai toujours senti très réticent à parler de sa relation avec cette femme. Je sais qu'elle n'aimait pas qu'il l'appelle «maman» et il m'a dit qu'elle l'incitait à partir, à fuir le FBI qui rôdait et à aller refaire sa vie loin du Texas, avec sa nouvelle identité américaine.

Mais il était difficile de lui arracher une anecdote sur leurs moments d'intimité. J'ai compris qu'il la plaignait lorsqu'il m'a raconté que, dans un rare moment où elle a fendu l'armure, elle lui a dit qu'il était comme un fantôme venu la hanter. Mais je ne peux qu'essayer d'imaginer le vertige qu'il éprouvait en prenant la place d'un enfant mort dans la maison de sa mère, l'abîme qui s'ouvrait sous ses pieds... Imaginer, recréer cette situation incroyablement ambiguë, fondée sur un mensonge si énorme, c'est ce qu'a fait Jean-Paul Salomé dans son film. Et même si le héros du film n'est pas Frédéric Bourdin, mais un personnage de fiction, ce personnage est le meilleur avocat qu'il a jamais eu pour faire partager ce qu'il a vécu.

Pour finir, je me suis trompé sur Frédéric Bourdin. Comme d'autres, qui l'ont condamné sans chercher à comprendre. Au moins, j'ai essayé. J'ai voulu savoir d'où il venait, ce qu'il cherchait. J'ai rencontré quantité de témoins pour écrire un livre sur lui. J'ai rencontré

sa mère, sa soeur, son grand-père, son oncle, ses tantes. J'ai parlé à son ancien instituteur, à ses anciens camarades d'école ou de foyers pour mineurs, aux éducateurs qui l'ont pris en charge, au juge pour enfants devant lequel il comparaisait après chaque fugue. J'ai parlé à un psychiatre qui l'a soigné, à d'autres gens qui l'ont recueilli ou aidé pendant ses périples à travers l'Europe, j'ai parlé à un policier qui l'a arrêté, à des magistrats qui l'ont poursuivi, à des avocats qui l'ont défendu. Et j'ai surtout beaucoup parlé avec Frédéric. Des heures de conversation dans des cafés, en marchant dans les rues de Paris, en voiture, au téléphone. Et cependant, je me suis trompé sur lui... Je ne le croyais pas capable de changer de vie comme il l'a fait, à trente ans révolus. Je ne l'imaginais pas marié, père de famille. Cela me paraissait impossible et, d'ailleurs, lui-même n'y croyait pas à l'époque où je l'ai connu. Je doutais parfois de sa sincérité lorsqu'il me disait que la seule chose qu'il cherchait, c'était l'amour. J'avais tort.



FAMKE JANSSEN

Filmographie sélective

- 1995 **GOLDENEYE** de Martin Campbell
- 1997 **CITY OF CRIME** de John Irvin
- 1998 **THE GINGERBREAD MAN** de Robert Altman
- 1998 **CELEBRITY** de Woody Allen
- 1998 **LES JOUEURS** de John Dahl
- 1998 **THE FACULTY** de Robert Rodriguez
- 2000 **X-MEN** de Bryan Singer
- LOVE AND SEX** de Valerie Breiman
- 2001 **MADE** de Jon Favreau
- PAS UN MOT** de Gary Fleder
- 2003 **X-MEN 2** de Bryan Singer
- 2004 **FOLLES FUNERAILLES** de Michael Clancy
- 2005 **TROUBLE JEU** de John Polson
- 2006 **X-MEN L'AFFRONTEMENT FINAL** de Brett Ratner
- 2008 **WACKNESS** de Jonathan Levine



ELLEN BARKIN

Filmographie sélective

- 1982 **DINER** de Barry Levinson
- 1983 **EDDIE AND THE CRUISERS** de Martin Davidson
TENDRE BONHEUR de Bruce Beresford
L'AFFRONTMENT de Paul Newman
- 1984 **DANIEL** de Sidney Lumet
- 1986 **DOWN BY LAW** de Jim Jarmusch
- 1987 **LE FLIC DE MON COEUR** de Jim McBride
- 1989 **JOHNNY BELLE GUEULE** de Walter Hill
- 1990 **MELODIE POUR UN MEURTRE** d'Harold Becker
- 1991 **DANS LA PEAU D UNE BLONDE** de Blake Edwards
- 1994 **LE CHEVAL VENU DE LA MER** de Mike Newell
BLESSURES SECRETES de Michael Caton-Jones
- 1996 **MAN TROUBLE** de Bob Rafelson
- 1997 **LE FAN** de Tony Scott
MAD DOGS de Larry Bishop
- 1998 **LAS VEGAS PARANO** de Terry Gilliam
- 2001 **ATTRACTION ANIMALE** de Tony Goldwyn
- 2004 **SHE HATE ME** de Spike Lee
- 2005 **PALINDROMES** de Todd Solondz
- 2006 **CHASSE-CROISE A MANHATTAN**
de Bart Freundlich
- 2007 **OCEAN'S 13** de Steven Soderbergh
- 2010 **L'ELITE DE BROOKLYN** de Antoine Fuqua



EMILIE DE RAVIN

Filmographie sélective



2004 – 2010	LOST, LES DISPARUS (TV)
2005	SANTA'S SLAY de David Steinman
2006	BRICK de Rian Johnson
	LA COLLINE A DES YEUX d'Alexandre Aja
2009	PUBLIC ENEMIES de Michael Mann
2010	REMEMBER ME de Allen Coulter
	THE PERFECT GAME de William Dear

LISTE

Artistique

Frédéric Fortin / Nicholas Mark Randall	Marc-André GRONDIN
Jennifer Johnson	Famke JANSSEN
Kimberly Miller	Ellen BARKIN
Kathy Jansen	Emilie DE RAVIN
Dan Price	Tory KITTLES
Brian Jansen	Brian GERAGHTY
Mitch	Nick CHINLUND
Brendan Kerrigan	Nick STAHL

LISTE

Technique

Réalisateur	Jean-Paul SALOME
Scénario	Jean-Paul SALOME et Natalie CARTER D'après le livre de Christophe D'ANTONIO
Producteurs	Marie-Castille MENTION-SCHAAR Pierre KUBEL Ram BERGMAN Cooper RICHEY Bill PERKINS
Directeur de la photographie	Pascal RIDAO , AFC
Ingénieur du Son	Pawel WDOWCZAK
Décors	Martina BUCKLEY
Costumes	Susanna PUISTO
Montage	Marie-Pierre RENAUD
Musique	Bruno COULAIS



Une Coproduction Loma Nasha Films - Gordon Street Pictures - Lleju Productions -
Rhône-Alpes Cinéma - Restons Groupés Productions -Vendredi Film
avec la participation de Canal + - Orange Cinéma Séries
Format 35 mm – 1,85 - Couleur
Lieux de tournage Bâton Rouge, Louisiane, USA, Taninges, Haute-Savoie, France

Photos : Patti Perret / Loma Nasha Films
Entretiens : réalisés par Christophe d'Antonio



